LE QUOTIDIEN DE L'ART

30.05.23

MARDI

ÉTATS-UNIS

Hispanic Society : la réouverture, enfin

PHOTOGRAPHIE

Le prix Niépce à Juliette Agnel

PORTUGAL

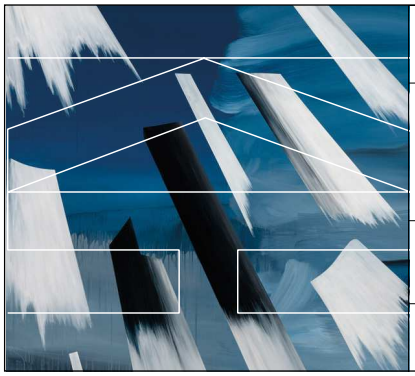
ARCO Lisboa s'ouvre davantage à l'art international

ITALIE

Carolyn Christov-Bakargiev quitte le Castello di Rivoli

MILITARIA

L'épée qui valait 14 millions



03.06 - 12.11.2023

FLYING MERCURY

TINA GILLEN

konschthal.lu

esch

KONSCHT HAL ESCH

N° 2618 3 €

50

Les projets sélectionnés pour la Villa Albertine 2024

715 artistes, chercheurs et professionnels de la culture ont répondu à ce troisième appel à candidatures lancé par la résidence française aux États-Unis, dont la portée est multidisciplinaire. Seuls cinquante projets ont été sélectionnés par le jury franco-américain, présidé par Glenn D. Lowry (président du MoMA), et composé de Gaëtan Bruel (directeur de la Villa Albertine), Adrien Bosc (éditeur, écrivain et ancien résident), Gina Duncan (présidente de la Brooklyn Academy of Music), Lesli Klainberg (présidente de Film at Lincoln Center), Laurent Le Bon (président du Centre Pompidou) et Eva Nguyen Binh (présidente de l'Institut français). Comme de coutume, ces derniers ont privilégié les propositions ayant un vrai ancrage sur le territoire : ainsi, Joseph Arzoumanov-Dhedin s'intéressera à la broderie d'or en explorant les industries créatives et technologiques de Boston, tandis que le compositeur Christophe Chassol et Boris Memmi se plongeront dans la musicalité de la langue vernaculaire des Afro-Américains en travaillant avec des comédiens noirs de Chicago. Suivant le principe du programme de résidences, dont le but principal est d'encourager les échanges entre la France et les États Unis, les résidents – âgés entre 21 et 58 ans, issus de quinze pays et constitués à parts quasiment égales d'hommes et de femmes – voyageront dans 26 villes américaines durant trois mois afin de concrétiser leur projet en 2024. Ils exploreront dans leur travail des disciplines aussi diverses que la littérature, le design, la bande dessinée et la gastronomie.

ALISON MOSS

villa-albertine.org

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 153 303,96 euros
9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France – tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Rédactrice en cheffe adjointe, en charge de *L'Hebdo* Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Cheffes de rubrique
Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)
et Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)

Contributeurs de ce numéro Sophie Bernard, Jordane de Faÿ, Brook S. Mason, Armelle Malvoisin
Directeur artistique Bernard Borel
Maquette Yvette Znaménak
Secrétaire de rédaction Mathieu Champalaune
Iconographe Lucile Thépault

Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
Studio technique studio@lequotidiendelart.com
Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture Les vitrines présentant les bijoux de l'exposition « Jewels in a Gem: Luz Camino » au cœur de la galerie consacrée aux peintures monumentales de Joaquín Sorolla y Bastida. © Photo Alfonso Lozano. Juliette Agnel, *La Main de l'enfant #26,* 2023, tirage fine art mat, papier Hahnemühle Ultra Smooth, 60 x 80 cm. Édition de 3. © Juliette Agnel. © ADAGP, Paris 2023, pour les œuvres des adhérents.

Vue de l'exposition « Vermeer » au Rijksmuseum d'Amsterdam.
© Photo Koen van Weel/AFP.

Vermeermania

L'ultime salve de billets s'est discrètement arrachée mi-mai, lors d'un tirage au sort sur le site du Rijksmuseum. Prise d'assaut dès l'automne dernier, chaque mise en vente des quelque 450 000 places a suscité un émoi comparable à celui d'un concert d'une superstar de la musique. L'effet Vermeer… Depuis son ouverture, les éloges n'ont cessé de pleuvoir sur la somptueuse rétrospective orchestrée par Taco Dibbits, premier directeur du musée à relever le défi d'un parcours exclusivement dévolu au maître de Delft (1632-1675). Sont réunis 28 des 37 tableaux connus (dont *La Jeune Fille à la flûte*, à l'attribution discutée), 5 de plus qu'à la dernière grande exposition, à la National Gallery of Washington et au Mauritshuis de la Haye en 1996. Une prouesse propulsée par le prêt de trois tableaux de la Frick Collection, en travaux, qui refuse d'ordinaire tout voyage.
La fragilité des toiles se révèle aussi légendaire que l'opacité de son créateur, objet de fantasmes depuis trois siècles. Aucune étude, aucun témoignage de sa main ne subsiste. Seul un inventaire de ses biens jette une pâle lueur sur l'homme. Vermeer, peintre de la lumière, demeure évanescent. Le Rijks évite habilement l'écueil de la romantisation, mais se déleste de contextualisation historique, préférant appuyer les dernières découvertes de ses restaurateurs ou les liens entre les expérimentations de l'artiste et le mysticisme des jésuites, qui l'auraient introduit à la *camera obscura*. La scénographie de Jean-Michel Wilmotte égrène de spacieuses salles grenat, aubergine ou bleu paon, où parfois seule une œuvre se découvre, entourée de rideaux de velours. Contrairement au Louvre, empêtré dans une gestion chaotique du flux de visiteurs en 2017, la proposition amstellodamoise offre un face-à-face un tantinet plus serein avec l'intimité de ses sujets, saisis dans des moments d'attente, de concentration ou d'abandon. Les 2 600 derniers détenteurs du précieux sésame pourront s'émerveiller lors de nocturnes s'étirant jusqu'à très tard ce week-end. De quoi prolonger encore un peu la magie d'un froissé de satin, d'un fil de dentellière, ou d'un regard lointain.

JADE PILLAUDIN

« Vermeer », jusqu'au 4 juin, Rijksmuseum, Amsterdam,
rijksmuseum.nl

TÉLEX 30.05

La fondation Etrillard lance le concours commande « Âmes d'Œuvres ». Doté de 40 000 francs suisses, il invite les créateurs contemporains des métiers d'art à réinterpréter un chef-d'œuvre de la collection. Pour la 1e édition, il s'agit de la *Bergère du débotté* (vers 1775), attribuée à l'ébéniste Georges Jacob, dont il faudra conserver la forme ou la fonction, ou, alternativement, retenir la matière ou le décor. Les candidatures sont ouvertes jusqu'au 31 décembre 2023.

Frédéric Lapeyre, directeur général d'Interenchères depuis 2019, a été nommé à la présidence du directoire de la plateforme, qui annonce 553 millions d'euros d'enchères *live* en 2022, soit une progression de 152 % en 3 ans. Il succède à Dominique Le Coënt-de Beaulieu qui a occupé la fonction pendant 13 ans et qui reste dans la société en tant que vice-président.

Eva Presenhuber représente désormais l'artiste grecque Sofia Mitsola (née en 1992) également représentée par Pilar Corrias. La galerie, qui a déjà montré son travail en 2022 à Art Basel Miami Beach, lui dédiera une nouvelle exposition en novembre 2023 dans son espace de Zurich.

La galerie Esther Schipper annonce la représentation de l'artiste coréenne Anicka Yi (née en 1971, basée à New York), en collaboration avec la galerie Gladstone, et lui consacrera une première exposition en septembre 2023 à Berlin.

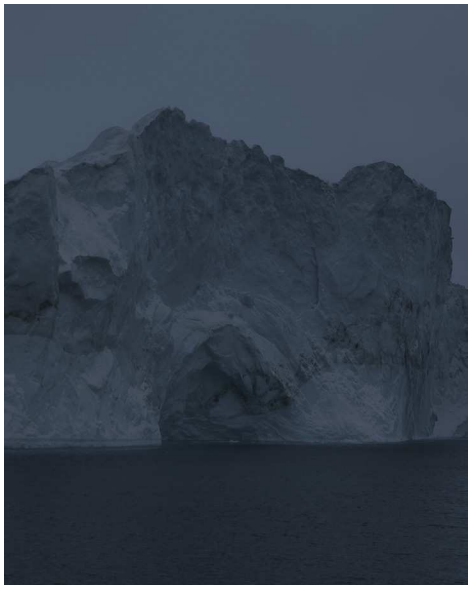
PHOTOGRAPHIE

Le prix Niépce à Juliette Agnel

Initiée par l'association Gens d'Images en 1955, plus ancienne récompense dans le domaine de la photographie en France, qui consacre un photographe à mi-parcours (auteurs âgés de moins de 50 ans), le prix Niépce a désigné le 25 mai comme 68e lauréat Juliette Agnel. Au cours des années, le prix a distingué des figures comme Robert Doisneau (1956), Antoine d'Agata (2001), Luc Delahaye (2002) ou encore Marina Gadonneix (2020). Juliette Agnel a été choisie par un jury présidé par Héloïse Conésa, conservatrice pour la photographie contemporaine à la Bibliothèque nationale de France (BnF), et composé de douze experts dont Quentin Bajac (Jeu de Paume), Fannie Escoulen (ministère de la Culture), Frédérique Founès (agence Signatures), Nathalie Martin (fondation Swiss Life) et Julien Magre (photographe lauréat en 2022). Née en 1973, Juliette Agnel a fait des études universitaires en arts plastiques et ethno-esthétisme, puis aux Beaux-Arts et a travaillé 10 ans sur l'Afrique. Depuis quelques années, sa pratique est axée sur les paysages extrêmes, explorant aussi bien leurs dimensions spatiales que temporelles : série « Les Nocturnes » réalisée au Soudan – présentée aux Rencontres en 2017 –, « Les Portes de glace » (2018) au Groenland et « La Main de l'enfant » (2021-2023) dans les grottes préhistoriques d'Arcy-sur-Cure. Ce troisième volet où elle saisit les peintures pariétales datant de quelque 28 000 ans à l'aide d'une petite lampe torche sera exposé cet été aux Rencontres d'Arles. Juliette Agnel est représentée par la galerie Clémentine de la Féronnière (Paris) qui publie le 23 juin prochain son premier ouvrage rétrospectif, *Un autre monde* (éditions Maison CF) réunissant ses trois dernières séries. Elle reçoit 15 000 euros de l'ADAGP et de Picto Foundation. Le prix est également accompagné de trois expositions, notamment à la BnF en fin d'année – qui fait également une acquisition pour sa collection – et au château de Tours (lieu hors les murs du Jeu de Paume) en 2024. Son travail fait actuellement partie d'une exposition collective à Manifesta Lyon, jusqu'au 24 juillet.

SOPHIE BERNARD

gensdimages.com



Juliette Agnel, *Porte IV*, série « Les Portes de glace », 2018, tirage fine art sur papier ultrasmooth mat Hahnemühle, 120 x 150 cm.

Édition de 3 + 2 EA.

© Juliette Agnel.

En haut : Juliette Agnel.

© DR.

PORTUGAL

ARCO Lisboa s'ouvre davantage à l'art international

Lancée en 2016, la petite sœur d'ARCO Madrid se bonifie au sein de la Cordoaria nacional, ancienne fabrique de cordes pour la marine portugaise. Avec ses 86 exposants (dont 26 locaux), soit une vingtaine de plus que l'an dernier, elle s'est tenue du 25 au 28 mai et a reçu 13 000 visiteurs sur des propositions artistiques plus diversifiées, tout en gardant une taille humaine, ce qui plaît aux visiteurs : outre des amateurs portugais, beaucoup d'Espagnols qui ne vont pas forcément dans les foires européennes de Paris ou Londres, mais aussi nombre de collectionneurs étrangers installés dans la capitale portugaise (Européens et Américains), sans compter les Français, Belges et Suisses venus passer un week-end arty prolongé. C'est ce qui a décidé la galerie DOCUMENT de Chicago à ouvrir un espace à Lisbonne en début d'année. Seule galerie américaine présente à la foire, elle partageait son stand avec l'enseigne lisboète Madragoa et a très bien vendu des collages photographiques de l'Américain Paul Mpagi Sepuya (6 000 euros) et des petites œuvres colorées du Japonais Kazuhito Tanaka (1 500 euros). Sur l'ensemble de la foire, les visiteurs se sont facilement laissé tenter par des découvertes à moins de 10 000 euros. Dans un bâtiment annexe, le secteur Opening Lisbon regroupait une vingtaine de galeries explorant de nouvelles formes d'expressions artistiques.

Ci-contre :

Vue du stand de la galeria Vera Cortês, prix du meilleur stand (secteur principal).

© Photo Armelle Malvoisin.

Ci-dessous :

Installation de Yasmina Assbane sur le stand de la galerie Anca Poterasu, prix du meilleur stand (secteur Opening Lisbon).

© Photo Armelle Malvoisin.

La proposition de la galerie roumaine Anca Poterasu y a décroché le prix du meilleur stand, avec un *duo show* d'artistes féministes explorant l'image du corps féminin dans un contexte social. En particulier, l'installation, de la Belge Yasmina Assbane, d'objets domestiques transformés en œuvres érotiques féminines a, pour quelques milliers d'euros pièce, séduit un large public dont le Portugais António Cachola, lequel a pourtant une collection (et un musée privé à Elvas) d'art contemporain essentiellement portugais. Récompensée du prix du meilleur stand (dans la section principale), la grande galerie portugaise Vera Cortês parle d'une très bonne édition avec des artistes de différents horizons. Présenté à l'écart, le secteur Solo Show de 12 galeries offrait des approches artistiques plus profondes. Enfin, beau succès pour le secteur Africa in Focus promouvant les scènes africaines depuis 2019 et réunissant huit exposants internationaux, sous le commissariat de Paula Nascimento, architecte et commissaire d'exposition angolaise ayant remporté le Lion d'or du pavillon national à la Biennale de Venise 2013. Cette dernière, qui défend l'inclusivité de la création du continent, avait volontairement omis d'indiquer (par une signalétique) la présence des galeries venues de Paris, Casablanca, Berlin, Maputo ou encore Johannesburg, dans le secteur principal.

Kazuhito Tanaka, *Picture(s) #12*, 2022, acrylique et tirage chromogénique sur toile (encadrement acrylique). DOCUMENT, Chicago, Lisbonne.

© Courtesy DOCUMENT, Chicago, Lisbonne.

ARMELLE MALVOISIN

ifema.es

Carolyn Christov-Bakargiev.
© Giorgio Perottino/AFP.

ITALIE

Carolyn Christov-Bakargiev quitte le Castello di Rivoli

Après plus de 20 ans à sa tête, la directrice du musée d'art contemporain de Turin a annoncé prendre sa retraite à la fin de cette année. L'institution est à la recherche d'un remplaçant pour janvier 2024. Née en 1957 dans le New Jersey d'une mère italienne et d'un père bulgare, Carolyn Christov-Bakargiev grandit à Washington avant de déménager pour ses études en Italie, où elle sort diplômée de l'Université de Pise en littérature et philosophie, avec une thèse sur les liens entre la peinture et la poésie contemporaine. Elle commence sa carrière au début des années 1990 en tant que commissaire d'exposition indépendante, avant d'être nommée curatrice en chef du MoMA PS1 à New York en 1991. En 2002, elle est appelée à prendre les rênes du Castello di Rivoli, où elle a organisé de nombreuses expositions monographiques (Anne Imhof, Franz Kline, William Kentridge, Olafur Eliasson, Beeple…) ainsi que des expositions de groupe et des événements hors les murs, à l'instar du récent projet « A Cielo aperto » déployé en 2021-2022 pour les 30 ans de la fondation de la banque régionale CRC, qui a donné lieu à l'installation de quatre œuvres d'art permanentes d'Olafur Eliasson, Otobong Nkanga, Susan Philipsz et Michelangelo Pistoletto dans quatre villes ou villages du Piémont. Carolyn Christov-Bakargiev est par ailleurs connue pour avoir été la seconde femme à chapeauter une édition de la Documenta (13) à Cassel en 2012. Elle a également curaté la 14e biennale d'Istanbul en 2015. Pendant son mandat au Castello di Rivoli, le musée a reçu en legs l'entièreté de la demeure et de la collection de Federico Cerruti à son décès (estimée à 570 millions de dollars, elle comprend entre autres de nombreuses œuvres de Giorgio de Chirico). Carolyn Christov-Bakargiev présentera à l'automne 2023 sa dernière exposition au musée, une rétrospective de Michelangelo Pistoletto à l'occasion du 90e anniversaire de l'artiste, avant de s'adonner à d'autres projets, dont l'édition des catalogues raisonnés de Fabio Mauri et Pistoletto, et une exposition en 2025 à la Bourse de Commerce dédiée à l'arte povera.

JORDANE DE FAŸ

castellodirivoli.org

MILITARIA

L'épée qui valait 14 millions

Il y a eu le revolver avec lequel Rimbaud avait blessé Verlaine : 435 000 euros chez Christie's à Paris en 2016 ; le sabre porté par Napoléon à Marengo en 1800 : près de 5 millions d'euros en 2007 chez Osenat ; ou encore le pistolet avec lequel le shérif Pat Garrett avait mis fin aux jours de Billy the Kid : 6 millions de dollars chez Bonhams en août 2021. Ces records ont été enfoncés le 23 mai dernier avec une nouvelle envolée chez Bonhams à Londres. L'épée de Tipû Sultân, estimée 1,5 à 2 millions de livres sterling, a décuplé ce chiffre, étant adjugée à 14 millions de livres. Propriété du « tigre de Mysore » (1750-1799), qui résista vaillamment au rouleau compresseur anglais jusqu'à sa mort à la bataille de Seringapatam, elle devient l'objet d'art islamique et indien le plus cher au monde. Due à des artisans moghols, avec une garde portant une inscription calligraphique, elle accompagnait en permanence son propriétaire, qui ne s'en séparait même pas pendant son sommeil. Trouvée dans ses appartements à la fin des combats, le 4 mai 1799, elle fut saisie par son vainqueur, David Beard, dépêché par l'East India Company, et était restée depuis lors dans les biens de ses descendants. « *Son lien particulier avec le sultan, sa provenance impeccable depuis la mort de son propriétaire et un savoir-faire supérieur en faisaient un objet unique et hautement désirable* », a souligné Oliver White, spécialiste Art indien et islamique chez Bonhams.

RAFAEL PIC

bonhams.com

Épée de Tipû Sultân, Inde, XVIIIe siècle, acier à poignée d'or et de koftgari (sukhela), fourreau en bois entièrement recouvert de velours de soie vert, avec trois montures en argent doré gravées, longueur 109 cm.

Lot adjugé 14 millions de livres le 23 mai chez Bonhams à Londres.
© Bonhams.

Hispanic Society : la réouverture, enfin

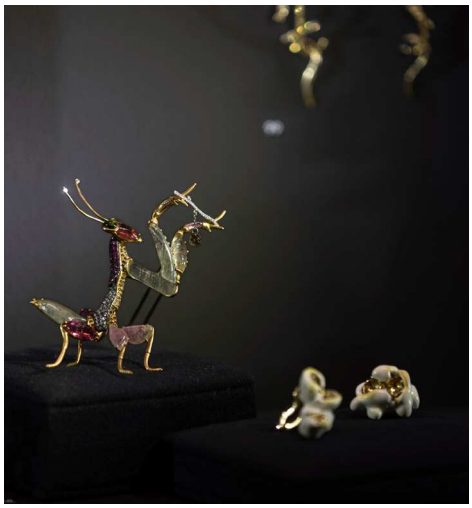
Le Spanish Museum du philanthrope Archer Milton Huntington, riche de quelque 750 000 œuvres, ouvre à nouveau ses portes, loin de l'épicentre des musées de Manhattan.

PAR BROOK S. MASON – CORRESPONDANCE DE NEW YORK

Ci-dessous : Hispanic Society Museum.
© Photo Alfonso Lozano.

Joaquín Sorolla y Bastida, *Children on the Beach,* 1908, huile sur toile, 94 x 117,5 cm.
© Photo Alfonso Lozano.

Ci-dessous : « Jewels in a Gem: Luz Camino ».
© Photo Alfonso Lozano.



Fermé pendant six ans, l'Hispanic Society Museum & Library, situé dans l'Upper West Side, à environ 70 pâtés de maisons au nord du Metropolitan Museum, a finalement rouvert son bâtiment principal néo-italien Renaissance de près de 5 000 m² et sa terrasse, la semaine dernière, le 25 mai. Initialement prévu en mars, des retards dans les travaux puis une grève des conservateurs et d'autres membres du personnel ont reporté cet événement de 61 jours. Le projet architectural de 20 millions de dollars a été dirigé par l'agence d'Annabelle Selldorf, célèbre pour la Neue Galerie, la Frick et le Rubell Museum de Miami, ainsi que par Beyer Blinder Belle, connu pour la restauration du Grand Central Terminal. La réouverture a été spécifiquement programmée pour commémorer le centenaire de la mort du peintre espagnol Joaquín Sorolla (ainsi que le centenaire de la naissance de l'artiste cinétique vénézuélien Jesús Rafael Soto, avec des prêts de la galerie Perrotin). La Sorolla Gallery présente 14 peintures monumentales ainsi que sa toute première exposition de bijoux, consacrée au joaillier espagnol Luz Camino. Sont également à l'affiche du musée « In Search of Juan de Pareja: From Arturo Schomburg to Jas Knight » ainsi que des sculptures espagnoles du XVe siècle. Concerts, conférences et réceptions sont prévus.

L'argent du rail

« *La réouverture marque un moment décisif car elle rassemble non seulement certains des artistes les plus importants du monde hispanique, mais accueille également de nouveaux publics, y compris la communauté locale* », déclare

En bas :
Diego Vélasquez,
Juan de Pareja, 1650, huile sur toile,
81,3 x 69,9 cm.
© Photo Alfonso Lozano.

Ci-contre : Hispanic Society Museum, vue de la galerie consacrée aux peintures monumentales de Joaquín Sorolla y Bastida.
© Photo Alfonso Lozano.

Guillaume Kientz, directeur de l'Hispanic Society, ancien du Louvre et du Kimbell Museum de Fort Worth au Texas, expert de Vélasquez et du Greco. La reine d'Espagne, qui possède des bijoux Luz Camino, est venue spécialement pour l'événement. Le musée possède la plus grande collection d'art espagnol et portugais en dehors de la péninsule Ibérique, au total quelque 750 000 pièces. Le philanthrope Archer Milton Huntington (1870–1955) avait fondé son Spanish Museum en 1904 grâce à sa richesse inépuisable : ses parents étaient le magnat des chemins de fer Collis Huntington et son épouse Arabella Huntington, qui ont eux-mêmes constitué une collection massive, aujourd'hui conservée à la Huntington Library (Californie) et dans d'autres établissements. « *De son vivant, l'art espagnol était négligé et comme sa collection transmettait parfaitement l'âme et le cœur de l'Espagne, il a joué un rôle de pionnier,* souligne Guillaume Kientz. *À sa mort, le musée avait publié plus de deux-cents monographies.* » Archer Huntington a reçu des diplômes honorifiques de Yale, Harvard, Columbia et de l'Université de Madrid. S'il possédait des peintures de Goya et Vélasquez, il était surtout captivé par Sorolla. Le 4 février 1909, Huntington ouvre ainsi une exposition consacrée à l'œuvre de l'artiste qui attire 160 000 visiteurs en un peu plus de quatre semaines, témoignant

« Archer Milton Huntington a joué un rôle de pionnier. À sa mort, le musée avait publié plus de deux cents monographies. »

GUILLAUME KIENTZ, DIRECTEUR DE L'HISPANIC SOCIETY.
© DR.

Ci-dessus :

Vue de l'exposition en commémoration du centenaire de la mort de Joaquín Sorolla et de celui de la naissance de Jesús Rafael Soto.

© Photo Alfonso Lozano.

Ci-contre :

Joaquín Sorolla y Bastida, *Vision of Spain* (détail), 1913, huile sur toile, 355,5 x 1392 cm.

© Photo Alfonso Lozano.

En bas :

Hispanic Society Museum

© Photo Alfonso Lozano.

de la renommée de son musée. En 1910, il charge Sorolla de peindre une galerie entière, de 70 mètres de long sur 3 mètres de haut, reflétant la vie contemporaine en Espagne et au Portugal. Cette commande, réalisée en cinq ans, est maintenant restaurée.

Comment s'inscrire sur la carte ?

De toute évidence, Guillaume Kientz, qui n'est aux commandes que depuis deux ans, s'est révélé très compétent. L'ancien directeur du Metropolitan Museum, Philippe de Montebello, est président de la Hispanic Society depuis 2015 et les membres du conseil d'administration comprennent James Costos, ambassadeur en Espagne sous le président Obama et dont le compagnon est l'architecte d'intérieur Michael Smith. Les principaux donateurs de la récente restauration incluent Beatrice Santo Domingo, veuve du baron de la bière et milliardaire colombien, la collectionneuse Annette de la Renta et Jon Landau, ancien manager de Bruce Springsteen et collectionneur de maîtres anciens. Les chiffres de fréquentation avant la réouverture n'ont pas été fournis mais étaient probablement limités. Le musée se trouvant loin de l'épicentre des amateurs d'art, comment Guillaume Kientz compte-t-il attirer de nouveaux visiteurs ? « *Nous devons être plus dynamiques* », répond-il. De grandes rétrospectives deux fois par an et quatre petites expositions sont au programme, avec notamment une exposition Picasso plus tard dans l'année. La rénovation du bâtiment est également sur les tablettes. L'inscription du quartier sur le parcours des visiteurs se fera aussi en nouant des liens plus étroits avec les Cloisters du Metropolitan Museum et la Northern Manhattan Arts Alliance, présidée par Luis Miranda Jr., père du dramaturge Lin-Manuel Miranda. Avec d'autres compatriotes français à la tête de musées américains tels qu'Olivier Meslay au Clark, Ghislain d'Humières au Norton Museum de West Palm Beach en Floride, et Marc Maillot récemment nommé directeur associé au Chicago Oriental Institute Museum, quel était l'attrait de se mesurer à l'Hispanic Society ? « *Ici, vos rêves peuvent devenir réalité. C'est comme créer un nouveau musée* », conclut le directeur.

hispanicsociety.org